



Traduzione di Annie e Walter Gamet

Je me reprochais de ne pas avoir les deux qualités du parfait écrivain selon l'idée que je m'en faisais : le courage de *tout écrire* et la faculté de *bien écrire*. *Tout écrire*, d'après moi, signifiait noter, instant après instant, tout ce qu'on fait dans la vie, tout ce qu'on pense, tout ce qu'on imagine ; or c'était impossible – comme il me fut impossible de parvenir à compléter le plan des rues de la ville à partir du moment où je découvris qu'il était facile de se le procurer en l'achetant dans un kiosque à journaux – parce que cela m'aurait empêché de vivre et donc aussi d'écrire. Quant à

bien écrire

, cela signifiait être en mesure d'écrire tout ce que je voulais d'une manière claire et limpide, susceptible de me procurer le plaisir déjà éprouvé quelquefois dans le passé devant une page que j'étais parvenu à écrire avec clarté et selon les règles de l'art. Ce plaisir-là pourtant naissait d'une sorte d'autosatisfaction, c'était un plaisir narcissique, seulement lié à mon habileté personnelle à écrire, si bien que je doutais fortement que celui qui viendrait à me lire l'éprouverait également. De la même façon, j'ignore combien se seraient orientés en ville en suivant les parcours esquissés sur mon plan approximatif des rues, après l'assemblage, morceau par morceau, des résultats des petites excursions matinales. Quand bien même j'apprendrais à

bien écrire

, je n'allais pas pour autant devenir un écrivain, mais seulement un littéraire suffisant, imbu de soi-même, incapable de faire autre chose dans la vie, que n'importe quel lecteur tiendrait à distance comme l'avait fait avec moi le jeune garçon rencontré un matin de septembre au cours

d'un tour à bicyclette ; quand bien même j'aurais le courage de
tout écrire

, et pas seulement une simple liste d'événements quotidiens, comme je le faisais dans mon journal intime, qui pourrait être intéressé par le récit de ma vie qui en définitive ne regardait personne d'autre que moi ? D'autre part, comment pourrais-je écrire en connaissance de cause sur des sujets que je ne connaissais pas ? Que signifiait le trouble à la vue d'une jeune fille ? Bref, quels mots employer quand, à mon âge, je n'étais parvenu ni à concevoir ne serait-ce qu'une opinion ni à imaginer un seul récit de fiction, jeune au point de ne pas encore avoir commencé à vivre ? Et connaître la ville, la sentir dans ses aspects les plus secrets et quotidiens, cela n'exigeait-il pas de moi que j'abandonne mon carnet de tracés des rues pour m'immerger dans les activités urbaines, y participer, qui sait en cherchant à travailler comme apprenti chez un artisan ou un garagiste pour m'initier à ces travaux manuels dont chaque jour je me limitais à être un observateur muet ? Mais comment cela pouvait-il se faire dans la mesure où mes parents m'envoyaient à l'école et prévoyaient déjà que j'irais au lycée, puis à l'université ?

Plongé dans ces problèmes, je cessais d'écrire et retournais à ma vie de tous les jours. Mais justement pendant que je vivais avec ce sentiment d'inutilité, indubitable après que le jeune garçon me l'eut mis en évidence avec une cruauté inattendue en me renvoyant de son quartier : « *Ma allora nu sa' faci nienz' !* » (« *Mais alors, tu ne sais rien faire !* »), je continuais à me dire qu'un jour il me faudrait écrire ce qui m'arrivait ; non pas que cela fût particulièrement important, mais c'est que seule mon expérience directe pourrait constituer le matériau de mes écrits, pour en saisir le sens si j'étais en mesure d'en trouver un. En fait, je me rendais compte que personne ne pouvait être intéressé par l'ennui des jours qui passent inutilement, par les sentiments de culpabilité, les déceptions, les désirs indicibles. J'allais faire tout mon possible pour ne pas souffrir et ne pas impliquer les autres dans ma souffrance, mais comment ? Quand je considérais les activités des hommes auxquelles j'avais assisté dans la journée, je me disais que, à voir leurs visages, il n'existait aucune souffrance qui ne fût annulée par la force employée dans la réalisation de l'ouvrage et aucune frustration qui ne fût maîtrisée par l'habileté. Les produits finis, le meuble de l'ébéniste, le moteur réparé du garagiste, la pierre bien polie du marbrier, etc., représentaient le sens de leur travail. J'apprendrais à lire pour me consacrer à l'écriture. Voilà ce que je devais faire, ni plus ni moins que ce que faisaient ceux que j'allais voir travailler en ville : prendre pour exemple Gigi, l'ami de Leuca, et devenir comme lui lecteur passionné et indéfectible de livres. Les illustrés, désormais, appartenaient au passé,
lu Benitu

, à qui je les avais cédés pour trois sous, les avait à son tour revendus à moitié prix aux enfants de la localité. C'est alors que, sans bouger, en silence, pendant des heures et des heures qui, additionnées, se compteraient en jours entiers, en mois, en années, je commençai à rester allongé sur le lit de ma chambre, immobile, le livre à la main, quand bien même dehors lors de belles journées ensoleillées j'aurais pu courir dans les champs, dans les rues, au grand air. Ma mère suivit mon évolution avec inquiétude, s'étonnant que j'aie cessé subitement de me rendre sur le petit terrain et que je reste enfermé dans ma chambre pendant des heures et des heures sans éprouver le besoin de sortir de la maison. La lecture était devenue pour moi une dure nécessité, une souffrance à laquelle je me soumettais volontairement avec le désir d'apprendre

à écrire, avec l'intuition qu'un jour lointain je cesserais de lire, je jetterais ou vendrais les livres – qu'en attendant j'allais acheter en librairie, chez les bouquinistes, etc., en grevant le budget familial –, pour réaliser ce que la lecture impliquait nécessairement : écrire. La lecture n'était qu'un art propédeutique, un acte long, pénible, préparatoire. Lire pour moi signifiait seulement se préparer à écrire. Je me souviens encore de mes premiers livres que je lisais sans comprendre, malgré tous mes efforts ; de même que je m'efforçais de lire ce que je ne comprenais pas, je m'efforçais aussi d'écrire convenablement, sans réussir ni l'un ni l'autre, ce que ne manquait pas de souligner l'enseignante qui me reprochait mes innombrables fautes d'orthographe comme d'inexpiables péchés capitaux.

Pendant ce temps, je vivais dans cette attente qu'un jour je trouverais les mots justes pour reproduire le cours des jours, des saisons, des années. Tout ce qui faisait ma vie et qui finirait avec ma mort cérébrale, continuerait à exister dans ma mémoire sous forme de résolutions et d'échecs répétés, d'attentes et de déceptions : journaux intimes interrompus, plan des rues vite abandonné, échange épistolaire constitué de lettres longtemps attendues et aussitôt oubliées dans un tiroir, prenant fin quand ma famille cessa d'aller à Leuca, jeunes filles entrevues, tout de suite aimées aussi vainement que profondément, la très belle et mystérieuse dame de la *via Lombardia*

. Une fois trouvés, les mots justes donneraient une continuité à ma vie, ils la prolongeraient sur un plan différent de l'expérience, propre à compenser son évanouissement dans le néant, son éloignement, ils constitueraient l'exact compte-rendu de ce qui m'était arrivé, épuré de toute tentation de copier la réalité, transcrit en caractères d'imprimerie, tel l'

œ
uvre encore vivante après la mort d'un écrivain qui aurait brûlé tous ses manuscrits, supprimant ainsi la preuve autographe qu'il en est vraiment l'auteur, lui, et personne d'autre, quel qu'il soit.

À
ce stade, cependant,
écrire tout et bien

ne serait pas nécessaire, je ne pourrais même pas choisir ce que j'écrirais, mes mots seraient pour ainsi dire obligés, fruits de la nécessité et non de la volonté, non pas décidés mais allant de soi ; ainsi donc, même si j'écrivais pour les autres, en aucune façon je ne tenterais de les atteindre, tout comme je n'ai jamais plus essayé de revoir le jeune garçon qui m'avait chassé de son quartier parce que je ne savais rien faire, même si aujourd'hui je revois avec sympathie sa mince silhouette de petit caïd effronté de banlieue, cette même sympathie qui nous lie à quelqu'un qui, sans le savoir, nous a donné l'occasion de regarder en nous-mêmes ; je ne chercherais pas à être original, à éveiller la curiosité ni à plaire, parce que la condition d'existence de l'écriture ne dépendrait plus de personne d'autre, contrairement à ce qui se passait quand mon père me demandait de rédiger un journal intime et de ce fait me précipitait dans une série d'échecs que j'avais cru surmonter en

écrivait bien

et en

écrivait tout

, jusqu'à ce que je pose la plume dans l'incapacité et l'impossibilité d'écrire ; et cela ne dépendait même pas de moi !

Quaderno di traduzione 32. Bien écrire et tout écrire

Scritto da Gianluca Virgilio

Domenica 17 Agosto 2014 08:18

Écrire ne dépendrait pas de moi non plus, je ne prendrais jamais plus la décision d'écrire et donc, sans aucun regret, je ne serais pas écrivain. En fait, avec le temps, j'allais comprendre qu'on ne peut *décider* d'écrire ou de ne pas écrire, comme on ne peut décider de respirer ou de ne pas respirer, mais que, jusqu'à son dernier souffle, il est impossible de ne pas respirer. Alors l'écriture me paraîtrait non plus un substitut de l'action, mais l'action, celui qui écrit non plus un substitut de l'homme, mais un homme, la matière écrite non plus un substitut de la vie, mais la vie elle-même.